

Malataverne et ses quatre églises - 1

Rac à l'origine



par *Marylène
Marcel-Ponthier*

Le site qui accueille la commune de Malataverne est très ancien : une légende raconte qu'il y a plusieurs milliers d'années, une femme très belle, à moitié déesse, aurait transformé ses trois amants préférés en montagnes, celles qui entourent le village : Roucoules, Navon et Montchamp ! On sait aussi que des peuplades s'y sont installées très tôt : la grotte de Mandrin recèle ainsi des secrets vieux de plus de 50 000 ans.

Jusqu'en 1891, Malataverne n'est qu'un hameau parmi les autres sur la commune qui porte le nom de Rac. Une appellation qui est ancienne puisqu'on la trouve sous la forme de "Castrum de Raco" en 1138 ou encore "Mandamentum Castri de Raco" en 1281. Selon l'historien de Coston ce nom viendrait du rocher sur lequel est installé le village, alors que Léon Chaix, l'écrivain local, envisage plutôt qu'il s'agisse d'une abréviation de « rac-courci ». Mais comment ne pas penser aussi au nom laissé par une famille puisque ce patronyme est cité dans les annales : en 1182, Pierre Rac est témoin de Giraud Adhémar, en 1274, Jourdan Rac est cité dans un contrat signé à Bouchet, et enfin en 1280, Giraud Rac assiste Lambert Adhémar dans une transaction.

Quoi qu'il en soit, cette seigneurie et son château appartiennent, du XI^e au XIV^e siècle, aux seigneurs de Montélimar, les Adhémar. Ainsi, dans un acte de 1214, Giraud Adhémar, seigneur de Rac, fait-il don de ses biens situés à Gourmier à l'abbaye de Saint-Césaire d'Arles à l'occasion de l'entrée au couvent de sa fille Guyonne, tandis qu'un autre Giraud Adhémar est dit seigneur de Rac en 1392.



En 1496, la famille de Romieu achète la seigneurie et la fait couvrir de chênes verts. Puis d'autres personnalités lui succèdent : Diane Simiane de la Roque, J. B. de Forbin et son fils Melchior, Louis Escalin des Aimars, Feautrier et enfin Rippert d'Allauzier, qui restera maître du lieu de 1700 à 1789.

À la Révolution, châteaux et églises sont pillés et remis à la Nation. Le château de Rac est en partie démoli : quelques vestiges de remparts servent de murs de soutènement aux maisons, à l'agrandissement du château de Combeumont à Châteauneuf-du-Rhône ou à la construction d'une école communale.

Mais qu'en est-il des églises ? Il en existe trois à ce moment-là. La première, l'église Saint-Étienne, est la plus ancienne, son titulaire étant le premier martyr de l'ère chrétienne. Construite sur une ancienne villa romaine, elle est entourée, à l'origine, d'un prieuré et d'un cimetière, datés des VI^e et VII^e siècles (les caveaux en lauzes plates exhumés contiennent en effet des squelettes sur lesquels ont été placés une coquille sur le nombril et un pot de faïence près de la tête). Au XIV^e siècle, ce monastère aurait été dévolu aux chanoines de Saint-Ruf, de Valence. Puis au siècle suivant, aux Jésuites d'Avignon, avant que ces derniers ne soient bannis du royaume en 1764. C'est alors le début de la désolation pour l'église Saint-Étienne : elle est citée pour la dernière fois en 1762 et au lendemain de la Révolution, elle devient un corps de ferme !

C'est la seconde église, bâtie sur le rocher de Rac et dénommée Saint Jean-Baptiste, qui prend de l'importance. Considérée comme carolingienne ou préromane – plusieurs emplois encore visibles en témoignent – elle était sans doute, à l'origine, une fondation baptismale. Son chœur est daté du XIII^e siècle. Les chanoines de Saint-Ruf, qui la détiennent elle aussi au XIV^e siècle, l'agrandissent, mais, faute d'argent, ils n'utilisent pas des matériaux semblables pour le chevet et la nef, ce qui lui donne un aspect un peu disparate. Ils aménagent aussi dans le style gothique, en 1691, une petite chapelle de 5 m² consacrée à Notre-Dame du Rosaire.

En 1768, l'évêque de Saint-Paul lui offre un tableau représentant la décollation de saint Jean-Baptiste. Puis la voûte de la nef est réparée et le mur nord, fendu, bénéficie d'un contrefort en 1772. Le chœur est restauré et du mobilier installé, tels un autel de bois sculpté rehaussé de faux marbres surmonté d'un tabernacle de style Louis XVI et trois paires de chandeliers de bois doré. L'église de Rac résiste ensuite plutôt bien à la tempête révolutionnaire. Durant les années qui suivent on parle surtout des brigands qui sévissent au bois des Mates ou au hameau des Joannins...

Lorsque la paix revient en 1801 avec la signature du Concordat, l'église retrouve son audience, mais elle n'est plus autonome, elle est devenue une annexe de la paroisse de Châteauneuf-du-Rhône. Jusqu'en 1824, où elle redevient une paroisse à part entière, avec un curé résident.

Lorsque l'évêque la visite, le 30 avril 1846, il n'est pourtant pas très satisfait : les murailles sont humides et mal propres, les vases sont sales, un mur diminue l'abside et délimite une sacristie qui empiète sur le chœur... Il ordonne que des mesures soient rapidement prises.

La suite dans notre prochaine chronique.

Malataverne et ses quatre églises - 2

La nouvelle église du village



par Marylène
Marcel-Ponthier

À la suite de la visite de l'évêque en 1846, quelques aménagements sont décidés à l'église Saint-Jean-Baptiste : la chapelle du Rosaire est recouverte de peintures murales et reçoit un autel-tombeau, une Vierge en bois doré est installée, une nouvelle sacristie est élevée contre le côté nord du chevet, une modeste chapelle est aménagée entre deux contreforts, un nouveau clocher-arcade constitué de pierres de grès taillées est édifié sur le précédent et deux nouvelles cloches sont installées.

L'église rénovée peut à nouveau accueillir les paroissiens dans de bonnes conditions... Sauf que ces derniers, conscients que la vie est bien plus facile dans la plaine, ont préféré peu à peu s'installer autour du hameau de Malataverne, traversé par l'ancienne voie Agrippa qui reliait Vienne à Arles.

Le 4 mai 1891, c'est la mort annoncée : le chef-lieu de la commune de Rac est transféré au hameau de Malataverne, où une nouvelle église vient d'être construite...

Mais quel est donc ce hameau de « Malataverne » qui vient de lui voler la vedette ? Selon la tradition, son nom viendrait d'une taverne mal fréquentée, quand des étymologistes y voient le souvenir de la « maltote », un impôt qui était perçu en dehors du péage officiel !

Le transfert de la paroisse prendra un peu plus de temps ! En fait, quelques habitants, sous la houlette de François-Victor Chapel, se sont préoccupés dès 1863 de trouver un terrain d'une vingtaine d'ares afin d'y construire une église. Ce sont Jean-Jacques Mazet, Jean-Louis Simian, Jean-Louis Soulier, Joseph Gamet, Louis Moulin et Paul Flachaire. Ils n'ont pas hésité à emprunter à Joseph Sauvan, de Condillac, la somme nécessaire : 2 000 francs. Mais l'église, qui est terminée en 1868 – même si elle n'a ni voûte ni clocher –, n'est pas reconnue par le conseil de la paroisse de Rac (la fabrique) : les baptêmes et les mariages continuent d'être célébrés à l'église Saint Jean-Baptiste !



Les fondateurs de la nouvelle église, qui éprouvent quelques difficultés à rembourser leur emprunt, décident alors d'en faire don à la commune qui pourra ainsi demander son érection en succursale et finir de payer la note ! Mais une fois encore, le conseil paroissial de Rac s'y oppose !

Les années passent et en 1876, à la demande du créancier, l'église est saisie pour être vendue tandis que François-Victor Chapel, l'instigateur de cette construction, décède le 8 février 1877. Ses héritières, sa veuve et sa fille Victorine-Alexandrine, épouse Puginier, ne pouvant rembourser l'emprunt, décident de la vendre à Edouard Pavin de Lafarge, un industriel de Viviers, d'une famille très catholique. L'acte est signé le 6 décembre 1882. En 1895, son fils Joseph Pavin de Lafarge, futur maire de Viviers, n'a alors plus qu'à remettre l'édifice à la commune de Malataverne.

L'évêque, pour contourner le refus de la fabrique mute en 1896 l'abbé Ulysse Raymond, qui sera donc le dernier curé de Rac, et nomme l'abbé Joseph Palmier à Malataverne. Les registres paroissiaux débutent le 1er janvier 1896.

Il ne faut pas s'étonner de cet acte de bienfaisance de la part de la famille Lafarge : outre qu'elle est très fortunée, elle dispose aux alentours de grands territoires de chasse et de plusieurs domaines, que ce soit le Moulinas (qui sera ensuite racheté par Célestin Chabaud) ou encore Pagnère (acquis par le père Brian, prêtre à Viviers, domaine en partie en ruine en 2013).

Le transfert officiel a lieu quelques mois plus tard, le 8 avril 1897 ! L'église Saint Jean-Baptiste de Rac est alors définitivement abandonnée... En 1898, l'autel, la chaire, les bancs, les fonds baptismaux, le confessionnal, etc. sont déplacés à l'église de Malataverne ; en 1900, un clocher est construit et en 1902, deux cloches sont installées, dont l'une vient de Rac.

En 1996, le centenaire de la paroisse sera fêté dignement avec l'installation d'un nouveau vitrail dans l'église œuvre de M. Balayn, maître-verrier tandis que l'église Saint-Jean-Baptiste cessera de tomber dans l'oubli : après des travaux de restauration elle accueille désormais des expositions et des groupes musicaux.

Durant toutes ces années, un quatrième édifice, Notre-Dame de Montchamp, a continué vaillamment à survivre. Alors il est temps de l'évoquer !

Selon les étymologistes, "Monte Calvo" (1086), "Monte Calmo" (1279) et "Montis Calmis" (1396), signifient "montagne plate" ou "montagne dénudée". Une montagne, qui selon les archéologues, a abrité un oppidum pré-celtique ou du premier âge de fer dont l'existence était attestée par une enceinte de pierres sèches, restée très longtemps visible d'avion. Des débris de poteries grossières comportant des décorations élémentaires (trous de doigts) leur permettent d'affirmer que ce lieu servait encore de refuge 600 ans avant notre ère.

La suite dans notre prochaine chronique.

Malataverne et ses quatre églises - 3 Notre-Dame de Montchamp



par *Marylène
Marcel-Ponthier*

Il semble certain que les Gaulois ont vécu sur le site de Montchamp grâce aux tombes spécifiques qui ont été découvertes : elles contiennent des petits pots noirs remplis de cendres des défunts. Une statuette en bronze de Mercure, protecteur des voyageurs et des commerçants, a également été retrouvée à proximité, ce qui prouve que le culte de ce Dieu, protecteur des voyageurs, y était célébré dans un temple.

De cette époque demeure aussi une légende : au début de l'époque Gauloise, ce territoire aurait été la propriété d'Odoric, seigneur de Rac, tandis que sur la colline de Montchamp vivait le druide Paragor et sa louve Selly recueillie jeune, alors qu'elle avait été abandonnée par la meute. Les habitants de la région vénéraient l'ermite car il avait des dons de guérisseur, soignait les malades et connaissait maintes potions magiques. Or, une nuit de pleine lune, des brigands l'auraient attaqué dans son sommeil, dévalisé et décapité, de même que sa louve qui tentait de le défendre. Depuis, durant les nuits de pleine lune, elle continuerait à hurler tandis que le druide Paragor déambulerait sur le sentier, tenant sa tête entre ses mains !

Après les Gaulois, les Romains reprennent le flambeau et aménagent dans la vallée la voie Agrippa, ce qui explique qu'au moment de la construction de l'autoroute en 1966, des fouilles dans le ravin de la Riaille permettent de dégager une villa romaine de 22 m de longueur et de 7.50 m de largeur, des fragments de poterie, des mosaïques, un dolium, des citernes et enfin une borne milliaire prismatique à base carrée remontant à 31-32 de notre ère. On ne sait pas grand-chose sur les siècles suivants... Les archéologues s'accordent sur le fait qu'un prieuré et une église auraient été construits sur la montagne au XI^e siècle, sans doute sur l'emplacement du temple gaulois. Le chœur et la partie orientale de la nef sont en effet de type roman, dans un style épuré tel que le souhaitent les Bénédictins. La nef unique, de 5 mètres de largeur, divisée en deux ou trois travées, ouvre alors sans transition sur un chœur rectangulaire de 4.50 mètres de largeur et de 3.55 mètres de profondeur. Une porte permet d'accéder directement au prieuré qui s'étend sur l'ensemble de la plate-forme de Montchamp.



En 1277, le prieuré et son église passent dans les mains des chanoines de Saint-Médard, installés à Piégros-la Clastre, près de Crest, respectueux de la règle de Saint-Augustin.

Puis en 1346, la communauté est, à l'instar des deux autres églises de Rac, placée sous la responsabilité des chanoines de Saint-Ruf de Valence, qui respectent eux aussi la règle de Saint-Augustin. Certains historiens voient dans ce transfert le résultat du conflit larvé qui existait entre l'évêque de Die, Amédée de Roussillon, et la famille de Poitiers, comtes de Valentinois. Il semblerait que la vérité soit plus simple : le pape Clément VI aurait autorisé Arnaud de Saint-Médard à échanger le prieuré de Montchamp avec celui de Saint-Vincent de Taulignan, possédé par les chanoines de Saint-Ruf, l'évêque de Valence et l'abbé d'Aiguebelle étant tous deux chargés de l'exécution de cette décision.

Quoi qu'il en soit, les chanoines de Saint-Ruf, nouveaux propriétaires, entreprennent, vers 1396-1400, de réparer les bâtiments. Le prieur est, à cette époque-là, un dénommé Pierre-Bertrand Rocher. Vers 1473, l'abbé supérieur de Saint-Ruf, le cardinal Julien de la Rovère, futur pape, fait également réaliser quelques restaurations. Au final, la nef, qui s'étend sur 8 m est plus étroite, elle mesure 3,80 m en moyenne de largeur ; elle est couverte d'une voûte en berceau de 5,70 m de hauteur sous clé. En son centre se font face deux niches d'égale dimension. Le chœur, conservé en l'état, est séparé de la nef par une arcade assez mal construite reposant sur deux piliers carrés. Un "obiit" du XII^e siècle est réemployé. Il s'agit d'une courte inscription qui rappelle le jour où doit être célébré le service anniversaire d'un défunt, aide-mémoire liturgique semblable aux inscriptions qui commémorent la dédicace d'une église et qui ne comportent pas la mention de l'année. Celui-ci peut se traduire par : « Le 4 des ides de mars (= 12 mars), mourut Pierre, prêtre et chanoine et matriculaire », le "matriculaire" étant celui qui aide le sacristain.

En 1500, le prieur est Philippe de Beaumont.

Au XVI^e siècle, lorsque les chanoines de Saint-Ruf se replient sur Valence, les Jésuites d'Avignon récupèrent le prieuré de Montchamp mais ils ne s'en préoccupent guère et le confient à un fermier – en 1688, c'est la famille Ferrent. Les paroissiens de Rac tentent de pourvoir aux nécessaires réparations de l'église, notamment en 1659, mais les bâtiments claustraux ne sont bientôt plus qu'un lointain souvenir, seule l'église survit. Arrive alors la Révolution...

La suite dans notre prochaine chronique.

Malataverne et ses quatre églises - 4

Montchamp,
un lieu de pèlerinage

par Marylène
Marcel-Ponthier

Au moment de la Révolution, l'église Notre-Dame de Montchamp est vendue comme bien national à un habitant dénommé Aubert. Grâce à lui elle échappe de peu au saccage : au moment où les révolutionnaires viennent pour la détruire, il y installe des moutons, leur laissant croire que l'édifice religieux est devenu une bergerie. Lorsque la paix revient, il préfère rendre l'église à la commune.

Tradition mariale oblige (dévotion à la Vierge Marie), elle redevient un haut lieu de pèlerinage, ce qu'en fait elle n'a cessé d'être, ne serait-ce que parce que le site fait partie des haltes possibles sur le chemin de Compostelle (des caveaux de pèlerins et leur coquille ont d'ailleurs été découverts dans les environs).

À l'origine, on trouve aussi une légende que nul ne peut dater : une jeune fille aurait passé sa vie entière à Montchamp, dans une grotte. Après sa disparition, ils seraient venus nombreux implorer la Vierge-Marie et de nombreux miracles auraient eu lieu, attirant la foule !

Ému par tant de dévotion, l'abbé et futur évêque Alexandre-Raymond Devie, né à Montélimar en 1767, consacre alors une partie importante de sa fortune à embellir l'église durant tout le début du XVIII^e siècle.

En 1834, le diocèse décide d'y célébrer la messe, chaque année, le jour de la Nativité de la Vierge, c'est-à-dire le 8 septembre, comme à Notre-Dame de Fresneau à Marsanne, puisque ce jour-là le pape bénit l'ensemble des pèlerins.

En 1856, l'église est embellie d'un tableau de la sainte Vierge, rapporté de Sébastopol par un officier du génie, le général Pélissier, qui a participé aux côtés du général montilien Chareton à la prise de la tour Malakoff à Sébastopol le 8 septembre 1855. Il installe également, sur l'esplanade, une croix de plus de deux mètres de haut rapportée également de Crimée.



Cette année-là, Mgr Sibour, archevêque de Paris, participe au pèlerinage et donne la communion à plus de 600 personnes. Puis en 1858, Mgr Lyonnet, nouvel évêque de Valence, officie à son tour devant plus de 4000 pèlerins. Les dons affluent et permettent de financer des travaux dès 1860 : la nef est agrandie sur 5 mètres vers l'ouest et le mur du Moyen Âge est supprimé. Celui qui le remplace est encadré de deux contreforts et percé en son centre d'un portail néo-gothique, façon Viollet-le-Duc, surmonté d'un oculus.

En juillet 1897, le sanctuaire reçoit la visite des voleurs qui emportent huit chandeliers et le voile doré de la Vierge.

En 1905, au lendemain de la séparation des églises et de l'État, l'église est attribuée à la commune de Malataverne mais le pèlerinage de Montchamp continue de rester, localement, un événement majeur.

Les festivités durent du 8 septembre au 4^e dimanche d'octobre et sont organisées par le curé de Malataverne. Les messes sont célébrées les lundis et jeudis à 8 h et à 9 h 30. Le dernier dimanche de septembre et le dernier dimanche d'octobre, des messes sont célébrées sans interruption de 7 h à 11 h. La messe solennelle et le sermon se déroulent à 10 h.

L'église connaît pourtant quelques moments tragiques ! Ainsi, dans la nuit du 4 au 5 janvier 1907, la cloche de 60 kilos est volée. Puis l'édifice échappe aux destructions de la Première guerre mondiale. Mais au cours de la seconde, le clocher est abattu par des bombardements le 27 août 1944 et la seconde cloche, brisée. Son inscription indiquant une provenance russe, tout un chacun croit qu'il s'agit d'un autre geste du général Pélissier. En réalité cette cloche a été abandonnée par l'armée allemande en retraite, récupérée par des Américains puis donnée à l'abbé Roche qui l'a installée.

Cette année-là également, l'association diocésaine de Valence fait l'acquisition du terrain qui entoure l'édifice, soit 35 ares, auprès des familles Benoît, Chabaud et Aubert.

Grâce aux indemnités de guerre versées par l'État, les escaliers d'entrée, la voûte, la toiture et le clocher sont restaurés.

En 1964 et 1965, le chemin de croix, rocailleux et difficile, est amélioré. Enfin, en 1969, un terrain supplémentaire de 37 ares est acheté à Jean Chabaud afin de servir de parking. Ce sont en définitive 4 000 m² de terrains qui sont bouleversés et qui font malheureusement disparaître de manière définitive l'oppidum primitif.

Puis les bâtiments retombent à l'abandon et en 1992, le maire en interdit l'accès par mesure de sécurité, les murs menaçant de s'écrouler. Durant les trois années qui suivent, il n'y a plus de culte à Montchamp ! Mais de 1995 à 2002, une grande restauration est entreprise, financée en partie par la municipalité et surveillée de près par le père Gabriel Roussey, féru d'histoire locale. Dès la fin des travaux, les pèlerinages reprennent.

Étonnant, non ? Malataverne, petit village de 1 800 habitants, a possédé quatre églises : la première a disparu, la seconde, réhabilitée, est devenue une salle culturelle, la troisième est l'église officielle et la quatrième est un lieu de pèlerinage...